

Julien Burri

Depuis septembre 2007, *Le Courrier*, *Culturactif.ch* et *Viceversa Littérature* publient en partenariat des textes inédits d'auteurs de Suisse. Ces textes paraissent un lundi sur deux, et sont disponibles soit sur nos pages, soit en dernière page du *Courrier* ou sur le site de ce quotidien: www.lecourrier.ch

Julien Burri



Photo © Mercedes Riedy

Julien Burri est né en 1980 à Lausanne et vit à Forel, dans le Lavaux. Il a reçu le premier Prix international des jeunes auteurs (PIJA) en 1997 et en 1998. Depuis, il publie régulièrement recueils de poèmes, nouvelles et récits. Il est lauréat du Prix de la Fondation vaudoise pour la culture 2011.

Licencié en Lettres à l'université de Lausanne, il travaille comme journaliste culturel au magazine *L'Hebdo*. Ses poèmes et ses textes en prose sont hantés par la finitude du corps, mais creusent cette obsession par des voies diverses: sa poésie par le dépouillement et la fragilité; sa prose en mêlant des aspects concrets du quotidien à une veine fantastique.

FDE

Muscles

L'homme entrouvre des lèvres mauve pâle, comme s'il venait respirer à la surface de l'eau après une apnée. On dirait que sa bouche est mue par sollicitation électrique, plus que par volonté. Le regard noyé dans le verre du milkshake, les sourcils ascendants, humbles, surpris et douloureux; l'homme est tout entier absorbé par la tâche de boire, comme un bébé ou un chaton. Le biceps est excessivement contracté pour soulever un simple gobelet de lait. Les muscles abdominaux si tendus qu'il déglutit à grand-peine. Autour, des papillons. Et une composition de fruits et de légumes géants: bananes, fraises, carottes, mandarines, poireaux et melons. Au premier plan, un tapis de gélules vertes. Et ces mots: «Titan, maxi volume.»

Depuis qu'Eliot consomme des milkshakes protéinés, arôme vanille, fraise ou banane, ses vesses ont un parfum sucré, fruité et douxereux.

Un homme lui sourit en débarrassant le bar. Eliot interrompt sa contemplation de l'affiche publicitaire et rejoint la salle de musculation. Il passe devant un comité d'accueil: trente personnes sur des vélos, des steps et des tapis roulants. En mouvement, sur-place.

Eliot se déplace sur les coussins d'air de ses baskets Nike. Démarche amortie, non

conductrice; sensations émoussées, comme après absorption d'un médicament contre les maux de voyage.

Pour son confort, l'espace de la salle de sport est rendu homogène par de la musique électronique et par 85 microlitres d'eucalyptus synthétique, libérés toutes les vingt minutes en une brume odoriférante.

Sur les murs, des doubles d'Eliot font les mêmes exercices que lui, à l'infini. Le tapis se déforme sous la pression de son corps. Mais lorsqu'il fait un pas de côté, la structure réticulée reprend aussitôt sa forme initiale. Toute déformation est réversible. Mais Eliot remarque des traces d'usure dans le revêtement. A certains endroits, on voit l'intérieur de la mousse. C'est plein de petits trous. Comme dans les Maltesers, ces boules de malt et de miel spongieuses et sèches, enrobées de chocolat.

Dans la salle des machines, les clients filent leurs fibres musculaires. Son mat des plaques de fonte qui s'entrechoquent. Les bouches rient aux éclats ou crient de douleur, on ne sait. Mais toujours en silence.

Cody salue Eliot en passant. Quand elle s'ouvre, on voit un chewing-gum blanc dans sa bouche rose.

Il a vingt ans, s'entraîne tous les jours et ses muscles gonflent comme de la pâte à pizza. Alors qu'Eliot a l'impression de plafonner.

Cody a tout de suite adopté Eliot. Il lui a confié son secret. Un emballage en plastique blanc qu'il manipule avec la plus grande précaution. Des gélules de foie desséché conditionnées en Chine.

Eliot ne se demande plus pourquoi Cody recherche sa compagnie. Il a lu dans Men's Health que s'entraîner avec quelqu'un de plus faible que soi procure un sentiment de puissance et augmente la production de testostérone.

Eliot se couche sur un banc et soulève une barre d'haltère au-dessus de sa poitrine. Cody l'assure, debout derrière lui. Le signal se propage; les têtes de myosine se lient aux filaments d'actine. Spasmes, hoquets. Raccourcissement des fibres. Tordre jusqu'à la limite de la déchirure. C'est la réparation des lésions qui créera le volume des muscles.

Rendre l'âme plus solidaire de la chair. Avoir un corps cordage en losange avec âme, impossible à épisser.

Dans quelques mois, ce sera encore mieux. Après la phase de séchage, après le régime drastique. Le bon grain sera séparé de l'ivraie. Eliot fera fondre la graisse en courant sur des tapis, accélérera son métabolisme grâce à des adjuvants chimiques. La graisse s'écoulera hors du moule, évacuée par l'urine et les selles. Technique de la cire perdue. Le corps prendra forme. Les muscles, comme des fleurs à bulbe, perceront la surface. Alors ce sera vrai. Un vrai corps. «Ne me regardez pas, je ne suis pas fini, dit Eliot à ceux qu'il croise.

A la fin de l'entraînement, pour rejoindre les vestiaires, il faut gravir un petit escalier. Mais après avoir travaillé ses quadriceps sur la presse, Eliot manque de souplesse, ses jambes tremblent et il a de la peine à escalader les cinq marches. Dans le vestiaire, il n'arrive pas tout de suite à ôter son T-shirt, la tête et le buste prisonniers du coton. Il a forcé sur les épaules.

En boxer, Cody cesse de mâchonner et se fige devant les miroirs, gonfle ses muscles par groupes isolés, comme s'il étreignait quelque chose d'invisible. Ses tétons, deux petites valves d'air, ont migré, repoussés par le volume des pectoraux, disparaissant aux confins de ces demi-globes. Sa peau est foncée comme un exosquelette de scarabée. De la

chitine. Mais à l'aine, sous l'élastique, la peau devient pâle tout à coup. Ses muscles sont si découplés qu'ils semblent se détacher. Pièces indépendantes qui tiennent ensemble par la gravité.

Au sortir de la douche, Eliot finit de se sécher et s'habille devant le miroir. Il a prévu d'aller en boîte ce soir. Il se sent à la hauteur.

Au bout de quelques heures, le plasma sanguin sera évacué des muscles comme l'eau d'une éponge et le corps ramollira. Mais pour l'heure, son corps est tout à fait convenable.

.....

A minuit, ses biceps sont toujours durs. Tout va pour le mieux. Une corne de brume de stade de football retentit. Le premier jet est propulsé depuis une cannette de bière géante. Une matière blanche tombe par paquets et s'agglutine au centre de la piste. Des danseurs reviennent précipitamment du rez-de-chaussée, des sabots de mousse aux pieds. Les filles sont en costumes de bain deux-pièces, certaines avec des T-shirt blancs mouillés, devenus transparents, plaqués contre leurs seins.

Nouveau klaxon. Plusieurs dizaines de mètres cubes de mousse jaillissent de la cannette de bière promotionnelle, devenue corne d'abondance. Eliot descend et laisse la matière l'envelopper. Chaude et humide, c'est une humeur libérée, qui s'épand sans contrainte. Quelque chose de ludique et d'enfantin.

A genoux, une femme suce un homme. Elle a de la mousse jusqu'aux épaules et dans les cheveux.

Des images envahissent l'esprit d'Eliot. Des archipels blancs dans une baignoire. La bouteille de bain à l'eucalyptus que sa mère achetait. Le pont suspendu qu'il avait construit avec le tapis de bain à ventouses. En voulant l'escalader, il avait fait une chute et la peau de son menton s'était ouverte. Il n'avait rien senti. Puis, le sang, dans la mousse. Et après seulement les larmes, par réflexe.

Coup de klaxon. Les bulles s'agencent bord à bord. Eliot ne voit plus les murs ni le plafond de la salle. La vague avale les corps et les fait fusionner. Visages disparaissant dans la glèbe. Les yeux se perdent au fond de petits puits.

Des garçons descendent leur short de bain Billabong et prennent des filles sans voir leur visage. Eliot sent des mains lui palper les pectoraux et les hanches. Il distingue des ongles mauves, qui descendent sur son ventre. Une bouche.

La mousse vieillit. L'eau qu'elle contient s'écoule entre les bulles, sous l'effet de la gravité et des forces capillaires. Les bulles mûrissent. Par rupture de films, les petites se vident dans les grandes.

Nouvelle avalanche. Au centre, la foule est si compacte qu'Eliot renonce à lutter pour rebrousser chemin.

Puis de nouveau, les bulles éclatent les unes après les autres. Coalescence.

Le monde aussi pourrait éclater en un instant.

La mousse se retire vers cinq heures du matin. Reste le corps piétiné d'un jeune homme. Lorsqu'il a perdu connaissance, personne ne s'en est aperçu. Il a de la mousse dans les poumons.

....

Eliot rentre chez lui. Il n'entend rien, comme s'il était sous l'eau. Il se sent courbatu et il est trempé. Dans le premier bus du matin, il croise le regard d'une adolescente. On dirait qu'elle se moque de lui. Ce sont sûrement ses bras. De face, ils paraissent chétifs. Ou sa calvitie naissante. Comme si l'adolescente pouvait voir le pli dessiné par sa peau, sur son omoplate, lorsqu'il lève le bras, pli qui lui évoque un sachet de viande. De la viande pleine d'eau, avariée, de la viande avec des œufs pondus par les mouches.
Son corps.

Julien Burri